



Une dérive néo-sophistique ?

Les pratiques argumentatives
dans les débats politiques télévisés

« Moi je considère comme mon devoir, 100 minutes pour convaincre, c'est de convaincre, et qu'on ne convainc pas dans les salons. Et donc oui, pour la deuxième fois, je revendique de débattre avec vous. Je n'ai pas vos idées, mais bien sûr (...) »,

Nicolas Sarkozy

INTRODUCTION

Dans *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*¹, Jacqueline de Romilly montre combien l'invention de la rhétorique par Corax, en Sicile grecque au V^e siècle av. J.-C., est intimement liée à la naissance de la démocratie, et pensée comme élément clé de la révolution démocratique.

Héritière de la culture grecque – tronc commun de la pensée occidentale – les théories modernes de l'argumentation s'inscrivent dans la perspective logocentrique de la rhétorique – héritée elle-même des premières conceptions platoniciennes et aristotéliennes sur le langage et fondées sur la mythologie du *logos*, relevant ainsi d'une sorte d'anthropologie du *convaincre*.

Aussi, réfléchir sur les pratiques argumentatives dans les débats politiques télévisés aujourd'hui, oblige à porter un regard rétrospectif sur la co-émergence de la démocratie et de la rhétorique en Grèce classique ; et en particulier sur le débat opposant Platon aux sophistes, parce qu'il consacre en Occident notre rapport du langage (et des pratiques argumentatives en l'occurrence) au politique². La rhétorique

1. Romilly (Jacqueline de), *Les grands sophistes dans l'Athènes de Périclès*, Bernard de Fallois, Paris, 1988.

2. Voir Meyer (Michel) (éd.), *Histoire de la rhétorique des Grecs à nos jours*, Librairie Générale Française (Le livre de Poche), Paris, 1999.

DIALOGUES POLITIQUES :
IMAGES ET MIROIRS

GWENOLE FORTIN

Gwenole Fortin n'analyse pas des confrontations électorales, mais des émissions où les hommes politiques sont conduits à débattre des acteurs différents. C'est dans la perspective longue de la rhétorique persuasive qu'il place les stratégies argumentatives développées dans ce cadre. Mais, plutôt que de retenir l'examen des argumentations, conduisant à décrire une sorte de nouvelle sophistique, il suggère une lecture différente qui débusque, derrière l'affrontement nécessaire, le travail de construction commune de leur identité dans le dialogue.



classique – et ce jusqu’à son renouvellement au siècle dernier – constitue en effet le socle idéal des théories de l’argumentation en tant qu’elles s’intéressent au mécanisme global qui va de l’invention d’un argument à son acceptation ou son rejet par ceux qui le reçoivent.

L’argumentation est peut-être co-extensive à l’existence du langage, mais la codification de la réflexion sur l’argumentation remonte à l’apparition de techniques de vérité dans la pensée grecque classique³.

Ce regard porté sur la co-incidence de la démocratie et de la rhétorique doit ainsi permettre de dégager et d’explicitier quelques grands traits de notre rapport à la politique et à son expression télévisuelle, telle que l’actualisation du débat politique sur le mode *agonistique* :

– 100 Minutes pour convaincre – le 20 novembre 2003

Invité : Nicolas Sarkozy

Nicolas SARKOZY :

Disons que je pense que le **combat est beaucoup plus physique**, à tous les sens du terme, avec Jean-Marie LE PEN, et que Monsieur RAMADAN j’ai dû **me donner du mal pour le débusquer**⁴.

Les débats télévisés renvoient à une esthétique de la confrontation qui tend à assimiler la démocratie à un combat : espace discursif où s’exhibe une démocratie fondée sur l’interaction conflictuelle. Le débat politique télévisé s’est ainsi conformé aux attentes historiquement constituées, aux affrontements réglés, en les régulant suivant les émissions et les enjeux. Il s’est construit selon la représentation des métaphores guerrières ou sportives, car le *duel* est au principe même de la démocratie⁵ (héritage gréco-latin qui inaugure la rivalité comme principe premier de l’expression démocratique) dont il fonde en même temps la légitimité. Constitutive de la démocratie et corollairement du rôle central accordé à la parole et au débat contradictoire (dialectique platonicienne) dans l’espace public, l’argumentation politique s’inscrit historiquement et culturellement dans une logique de spectacularisation et de théâtralité héritée du « modèle grec » et illustrée par les métaphores du combat et de l’adversité.

De la même façon, dans le *corpus* journalistique, la manière dont on parle des débats (et la façon dont ils sont rapportés) renvoie à cette esthétique de l’affrontement – illustrée par des métaphores issues du champ lexical sportif. En témoigne par exemple cet extrait de la chronique de Marie Colmant, publiée

3. Wolff (Francis), « Trois techniques de vérité dans la Grèce classique : Aristote et l’argumentation », in *Hermès* n° 15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Éditions, Paris, 1995, p. 63.

4. Extrait de l’émission *100 Minutes pour convaincre* (magazine d’information mensuel de France 2 présenté par Olivier Mazerolle, avec la participation d’Alain Duhamel – rédacteur en chef : Pierre Géraud, assisté de Franck Bardou ; réalisateur : Jean-Jacques Amsellem). Je m’appuie dans cet article sur deux débats (mais qui ne constituent pas, je le précise, des faces-à-faces électoraux) issus de l’émission diffusée le 20/11/2003 entre l’invité, Nicolas Sarkozy, et ses opposants : Tariq Ramadan et Jean-Marie Le Pen.

5. Aussi, au v^e siècle, les débats d’idées sont appelés *agôns*, c’est-à-dire combats.





dans *Télérama*⁶, consacrée à l'émission *100 Minutes pour convaincre* du 20 novembre 2003 :

Vainqueur par KO. [...] **Tandis que la fièvre montait** autour de l'émission de télévision qui faisait débat jusque dans les couloirs de l'Assemblée nationale, et que les députés tous courants confondus s'interrogeaient sur le bien-fondé **d'un face-à-face Sarkozy versus Ramadan**, je **misais gros** sur Nicolas. **Bosseur, endurant**, master des médias (avocat de formation), l'homme était **prêt à la course de fond** qui l'attendait. [...] De ces *100 minutes pour convaincre* qui se transformèrent en 145, on retiendra que Nicolas Sarkozy [...] a surtout mis Jean-Marie Le Pen **au tapis**. [...]

Ramadan accuse le coup, et s'engue dans des explications peu convaincantes. C'est dorénavant **un boulevard dans lequel Nicolas s'engouffre à tombeau ouvert**. [...] Le deuxième piège est affûté, Tariq Ramadan refuse de prononcer la phrase magique. Fin de l'entrevue. **Nicolas sort vainqueur** [...].

Ce retour sur notre héritage culturel est pertinent dans la mesure donc où il éclaire la façon dont la politique est aujourd'hui mise en scène, mise en mots, mais aussi les critiques virulentes que son expression télévisuelle suscite : des hommes politiques privilégiant le fond sur la forme et la communication sur les idées, attachés à séduire plus qu'à convaincre, etc., et illustrant ainsi une sorte de dérive néo-sophistique.

Si le problème soulevé initialement par Platon reste sans résolution à la fin du *Gorgias*, la problématique est en effet toujours d'actualité aujourd'hui. Socrate estimait que la rhétorique n'est pas un art mais bien plutôt une technique empirique relevant de la flatterie ; aujourd'hui on parlera de *démagogie* à l'endroit de la politique-spectacle et au règne de l'image :

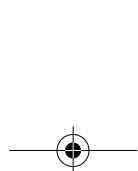
« on fait **pas passer des idées mais des images** » ; « aujourd'hui la politique c'est un **étalage de démagogie** » (*Arrêt sur Image*).

LA CONSTRUCTION HISTORIQUE DU PARADIGME *PERSUASIF*

Cela étant, j'ai bien conscience aussi que, d'une façon générale, parler d'« origines » revient à construire un récit mythologique. Il ne s'agit donc pas ici de s'« enfermer » dans la recherche des origines mais d'insister sur le fait que l'Argumentation (au même titre que tout objet scientifique) est une construction historique, et relève d'une perception sociale qui s'inscrit dans une histoire *en train de se faire*. Car les savoirs se construisent et se développent dans un paradigme, ou une *épistémè* – pour reprendre la terminologie foucauldienne – à savoir des cadres généraux de la pensée propres à une époque, formant les soubassements des discours sur un objet, le socle sur lequel s'articulent nos connaissances. C'est-à-dire qu'il existe une *historicité* des champs du savoir, procédant à partir de ruptures ou de discontinuités⁷.

6. *Télérama*, article de Colmant Marie, *100 minutes pour vaincre les cons*, n° 2811 – 26 novembre 2003, p. 110.

7. Au contraire de l'historiographie traditionnelle qui envisage l'histoire selon un écoulement linéaire et cumulatif d'événements.





Il s'agit donc – non pas de chercher les origines – mais de construire une archéologie, ou une généalogie des théories de l'argumentation : c'est-à-dire décrire les conditions d'apparition des discours sur l'argumentation (paradigme persuasif) et cerner les contextes d'émergence de cette anthropologie du convaincre ; non pas s'interroger sur *ce qu'est l'argumentation*, mais bien plutôt observer les pratiques discursives tout en questionnant leurs modes de fonctionnement.

Le retour aux sources, aussi pertinent qu'il soit, est donc néanmoins périlleux (et je ne suis pas historien) parce qu'il nécessite une culture classique que je n'ai pas ; je me contenterai donc ici d'en saisir les grands mouvements.

On peut schématiquement distinguer, dans cette perspective, trois périodes fondamentales dans la construction historique du paradigme persuasif :

- la période fondatrice : celle des premiers manuels de rhétorique jusqu'à Aristote⁸ ;
- la période romaine de la rhétorique, qui systématise et codifie les différentes normes du discours persuasif (suivra la période de déclin de la théorie argumentative au sein de la rhétorique – de la fin de l'Empire jusqu'au milieu du XX^e siècle – ce qui témoigne d'une évolution non linéaire mais faite de ruptures) ;
- le renouveau épistémologique et culturel de la rhétorique, symbolisé par la « nouvelle rhétorique » – qui tient pour beaucoup aux travaux de l'école anglo-saxonne et en particulier de Stephen Toulmin et du philosophe et juriste Chaïm Perelman qui renouent, vers la fin des années 1950, avec la tradition rhétorique aristotélicienne.

La période fondatrice

Le système métaphysique occidental – système logocentrique qui institue comme origine et fondement de toute vérité le *logos* – repose depuis Platon sur la distinction entre le domaine de l'expérience et celui de l'Idée, définissant la philosophie comme effort pour passer du Sensible à l'Intelligible.

Le Gorgias : un texte fondateur

La critique platonicienne de la rhétorique sophistique constitue la problématique centrale du *Gorgias*. Dans ce dialogue⁹ – et à travers la figure emblématique de Socrate¹⁰ – Platon vise très violemment la rhétorique sophistique, perçue comme une doctrine immorale endossant le « masque » de la politique, un discours flatant l'auditoire par l'artifice et la séduction¹¹.

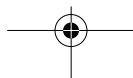
Depuis Platon en effet, on fait reproche à la sophistique de s'occuper seulement de *doxa*, c'est-à-dire, selon l'ambivalence coutumière aux maîtres mots grecs, d'« opinion », celle qui, ne faisant que paraître, trompe et s'oppose à la vérité, [...]. Aussi l'opinion platonicienne les dépeint-elle, non pas sous les traits d'authentiques accoucheurs, comme Socrate, le seul véritable maître, mais sous le masque de

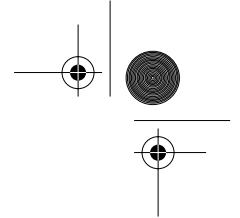
8. Voir Aristote, *Réfutations sophistiques* (trad. De Tricot), Vrin, Paris, 1969 et *Rhétorique*, t. I, II et III, Les Belles Lettres (texte traduit par M. Dufour), Paris, 1967.

9. Quatre personnages soutiennent la discussion : Gorgias, un des sophistes les plus célèbres, Polos, élève de Gorgias, Calliclès, sophiste imaginaire inventé par Platon, et enfin Socrate.

10. Socrate apparaît ici comme le maître (au double sens pédagogique et politique) de la discussion : celui qui pose des questions, critique les réponses fournies et s'avère expert en cet art du dialogue que Platon appelle dialectique.

11. Chez Platon, la séduction relève du faux ou de l'apparence.





Une dérive néo-sophistique ? 57

flatteurs – c'est toute la problématique du *Gorgias* – qui ne disent que ce qu'on est toujours déjà en mesure d'entendre ; des maîtres de conformisme, garants en fin de compte de l'immobilité du corps social et non de son progrès¹².

Le projet philosophique de Platon, incarné par le *Gorgias*, réside dans la volonté de construire un discours qui soit légitime et en mesure de lutter contre les discours sophistiques. Sa philosophie se fonde ainsi sur une ontologie rendue possible par l'éviction du discours séducteur des sophistes : il s'agit de débarrasser le champ du *logos* de cette parole commerciale, séductrice et manipulatrice, parole qui ne serait que simulacre et tromperie – et non expression de l'Être.

La construction de la philosophie s'est ainsi faite sur l'« extermination » du sophiste – vu comme technicien d'un discours artificiel, inauthentique et mensonger. Et depuis la condamnation des sophistes par Isocrate, Platon ou Aristote, on associe ainsi la sophistique (voire la rhétorique) à l'artifice ou à la manipulation¹³.

Le *Gorgias* se présente donc comme un texte fondateur, dans la mesure où il fixe l'un des problèmes centraux de la pensée occidentale : il n'y aurait que deux façons de se rapporter au langage, celle du « beau parleur », du sophiste qui s'adresse aux émotions, et celle du philosophe, cultivant l'art de penser et s'adressant à la Raison.

Raison/émotions

Le système platonicien repose sur une pensée dichotomique qui détermine toujours notre rapport au langage. Le système de Platon forme ainsi le socle épistémologique des linguistiques informationnelles (modèle codique de la communication inter-humaine) avec l'idée que le langage est *référentiel*, c'est-à-dire qu'il *dit* le monde (théories du langage fondées sur la « métaphore du conduit »).

Aussi, les théories modernes de l'argumentation s'inscrivent-elles dans les dichotomies classiques de la pensée grecque (Esprit/corps, Raison/émotions, etc.) constitutives de l'opposition – à la fois politique et épistémologique – entre Platon et les sophistes.

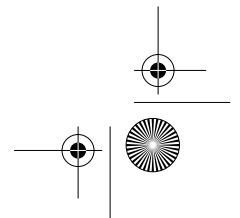
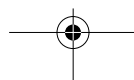
Ainsi doit-on viser à convaincre *rationnellement* – l'émotion relevant davantage d'une pratique sophistique visant dans le meilleur des cas à séduire, dans le pire à tromper. Laurent Fabius explique par exemple devant les caméras de France 5 :

« C'est bien que ce débat fasse naître des passions et des sentiments. C'est bien. Mais il faut les canaliser pour que le débat devienne plus raisonnable et puisse déboucher sur une bonne loi. Donc oui gardons la passion mais mettons-y aussi une bonne dose de raison¹⁴. »

12. Cassin (Barbara), *L'Effet sophistique*, Gallimard, Paris, 1995.

13. Il semblerait cependant, comme l'écrit Guy Jucquois, que « notre époque les redécouvre comme des précurseurs sur le chemin d'une liberté qui nous conduit vers l'Autre » (Jucquois, 1989 : 33).

14. Propos recueillis sur France 5, le lundi 13 mai 2001, dans le cadre d'une émission consacrée au débat sur la chasse et intitulée « La chasse à l'Assemblée nationale » (débat sur un projet de loi qui a eu lieu en mars 2000).





De même, dans un reportage sur l'immigration clandestine parue dans *Ouest-France* (édition du 19 juin 2002), le révérend père Samid Khalil Khalil explique que :

« L'immigration, c'est un contrat. Il faut avoir une **politique rationnelle** et **non émotive** qui tienne compte de la réalité pour que des gens venant de mondes différents parviennent à vivre dans le même monde. »

La « nouvelle rhétorique »

La même année, en 1958, paraissent *The Uses of Argument* de Stephen Toulmin¹⁵ et le *Traité de l'Argumentation* de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca¹⁶.

Ces travaux sont à l'origine des principales modélisations – à la fois anglophones et francophones – inaugurant le renouveau épistémologique des théories de l'argumentation en tant qu'*art de convaincre*. Perelman, figure de proue de la « nouvelle rhétorique », se démarque alors de la logique démonstrative et de l'évidence cartésiennes pour inscrire l'argumentation au cœur d'une logique argumentative informelle, définissant l'argumentation comme une technique discursive propre à « provoquer ou accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment¹⁷ ».

Ces travaux vont ouvrir la voie à toute une génération de chercheurs – incarnée principalement par l'École de Bruxelles.

L'approche anglo-saxonne

Perelman réintroduit l'ancienne rhétorique d'Aristote qu'il oppose à la rhétorique *classique*, envisagée comme celle des figures de style qui visent à séduire ou à émouvoir.¹⁸ À ses yeux, les travaux de Barthes ou Genette par exemple, s'inscrivent dans l'héritage de cette rhétorique classique qui s'est développée au cours du XVII^e siècle. Pour simplifier, Perelman estime que la rhétorique classique traite du style et de l'esthétique du discours, tandis que l'ancienne rhétorique s'intéresse à la dimension *persuasive* du discours.

Dans le *Traité de l'Argumentation*, écrit en collaboration avec Lucie Olbrechts-Tyteca, il précise les frontières de ce qu'on appellera désormais « La nouvelle rhétorique ». Perelman préférera se concentrer sur l'aspect persuasif, voire manipulateur de la rhétorique, plutôt que sur l'aspect ornemental, stylistique¹⁹.

Se situant explicitement dans la lignée scientifique d'Aristote, Perelman reconduit donc la dichotomie aristotélicienne entre raisonnement analytique (en rapport avec la « Vérité ») et raisonnement dialectique (fondé sur des opinions

15. Toulmin (Stephen), *The Uses of Argument*, University Press, Cambridge, 1988 – Les Usages de l'Argumentation (traduction française de Ph. De Brabantère), PUF, Paris, 1993.

16. Perelman (Chaïm) & Olbrechts-Tyteca (Lucie), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*, 5^e édition, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 2000.

17. *Ibid.*, p. 7.

18. Voir Perelman (C.), *L'Empire rhétorique*, Vrin, Paris, 1988.

19. Hoogaert (Corinne), « Perelman et Toulmin. Pour une rhétorique néo-dialectique », in *Hermès* n° 15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Éditions, Paris, 1995, p. 162.





vraisemblables), conférant à la rationalité argumentative un statut proprement épistémologique :

La nouvelle rhétorique se construit [...] dans une différence avec toute rhétorique non argumentative, mais également avec la tradition cartésienne, qui n'admet comme rationalité que celle de la démonstration logique. Perelman reprend ainsi à sa manière la tentative inaugurée par Aristote, qui cherchait à définir les règles de construction du savoir commun. Il prendra appui pour cela sur la rhétorique dont il renouvellera la typologie des arguments²⁰.

Ceci dit, dès le départ aussi, il y a eu une réflexion sur le syllogisme qui a inscrit l'argumentation dans une « perspective logique de rationalité » et qu'on retrouve dans les travaux – essentiellement anglo-saxons – proposant une vision normative de l'argumentation (logique informelle, travaux sur les *fallacies* chez Hamblin²¹, Woods & Walton²², et, remaniée, chez les hollandais Grootendorst et Van Eemeren²³). Ce qui est par ailleurs intéressant aujourd'hui, ce sont les tentatives pour articuler ces deux traditions.

L'approche francophone

L'approche francophone se distingue par une conception plus philosophique de l'argumentation, et bien moins empirique.²⁴ Cela dit, parler de l'approche francophone (au même titre que pour l'approche anglo-saxonne) est bien entendu restrictif. Breton et Gauthier relèvent ainsi quatre perspectives différentes sur le plan théorique²⁵ :

- la première est *rhétorique*, et s'inscrit dans la lignée des travaux de Perelman (incarnée pour l'essentiel par Meyer²⁶, Reboul²⁷, Oléron²⁸ ou Robrieux²⁹) ;
- la deuxième relève davantage d'une approche *épistémologique*, ou *intellective* ; Jean-Blaize Grize³⁰ par exemple, dans la lignée des travaux de Stephen Toulmin, développe une théorie pragmatique et constructiviste de l'argumentation en tant

20. Breton (Philippe) & Gauthier (Gilles), *Histoire des théories de l'argumentation*, Repères, La Découverte, Paris, 2000, p. 35-36.

21. Voir Hamblin (C. L.), *Fallacies*, Methuen, Londres, 1970.

22. Voir Woods (John) & Walton (Douglas), *Critique de l'argumentation. Logiques des sophismes ordinaires*, Kimé, Paris, traduit de l'anglais par M.-F. Antona et al., 1992.

23. Voir van Eemeren (F.) & Grootendorst (R.), *Argumentation, Communication and fallacies*, N. J., Lawrence Erlbaum, Hillsdale, 1992.

24. Voir Meyer (Michel), « Problématologie et argumentation ou la philosophie à la rencontre du langage », in *Hermès* n° 15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Éditions, Paris, 1995.

25. Voir Breton (Philippe) & Gauthier (Gilles), *Histoire des théories de l'argumentation*, Repères, La Découverte, Paris, 2000.

26. Voir Meyer (Michel), *De la métaphysique à la rhétorique*, Éditions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1986 et *Questions de rhétorique*, Gallimard, Paris, 1993.

27. Voir Reboul (Olivier), *Introduction à la rhétorique*, PUF, Paris, 1981 et *La Rhétorique*, Presses Universitaires de France, Paris, 1986.

28. Voir Oleron (Pierre), « Sur l'argumentation polémique », in *Hermès* n° 16, *Argumentation et rhétorique* (II), CNRS Éditions, Paris, 1995.

29. Voir Robrieux (Jean-Jacques), *Éléments de Rhétorique et d'Argumentation*, Dunod, Paris, 1993.

30. Voir Grize (Jean-Blaize), *De la logique à l'argumentation*, Droz, Genève, 1982.





qu'activité logico-discursive, et dont la finalité est de convaincre les interlocuteurs. Georges Vignaux³¹, dans le sillage scientifique de Grize, revisite le champ théorique et conceptuel de l'argumentation, mais sans pour autant relativiser sa vocation persuasive ;

– la troisième – *socio-énonciative* – est explorée pour l'essentiel par les travaux de Christian Plantin³² et Uli Windisch³³ ; Windisch adopte une perspective sociologique et cherche à examiner comment prend forme et comment fonctionne ce qu'il appelle la « raison sociale » dans une visée persuasive ;

– enfin la dernière, inspirée grandement par le travail de Perelman, met à jour le caractère *éthique* de l'argumentation ; Philippe Breton construit par exemple une analyse de l'argumentation dans une perspective *communicationnelle*, cherchant à dresser une ligne de démarcation entre argumentation et manipulation (qui serait une « variété du convaincre » ne respectant pas la liberté de réception de l'auditoire)³⁴.

LA « RHÉTORIQUE DES CONFLITS » : FONDEMENT DU PROJET DÉMOCRATIQUE

La plupart des travaux contemporains sur l'argumentation s'inscrivent dans la perspective dialectique aristotélicienne, et dans le cadre d'un procès de *persuasion*. Dans leur grande majorité, les travaux modernes sur l'argumentation (Anscombe et Ducrot³⁵, Vignaux, Breton³⁶, Mendenhall³⁷...) soulignent ainsi qu'il s'agit d'agir sur autrui afin d'entraîner la *conviction* – du latin *convincere*, « confondre victorieusement ».

La recherche contemporaine met donc l'accent, on le voit, sur la fonction *persuasive* de l'argumentation : argumenter, c'est viser à *convaincre* dans le contexte d'un désaccord initial.

La controverse politique, la publicité commerciale, les discussions ordinaires entretiennent cette nécessité quotidienne : celle d'affirmer, de s'affirmer et par voie de conséquence, de créer des champs d'accord, au prix de désaccords ou d'exclusions partagées [...] ³⁸.

31. Voir Vignaux (Georges), *L'argumentation. Essai d'une logique discursive*, Librairie Droz, Genève-Paris, 1976.

32. Voir Plantin (Christian), *Essais sur l'argumentation. Introduction linguistique à l'étude de la parole argumentative*, Kimé, Paris, 1990 et *L'argumentation*, Seuil (Mémo), Paris, 1996.

33. Voir Windisch (Uli), *Le K. O. verbal, la communication conflictuelle*, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1986.

34. Voir Breton (Philippe), « L'argumentation entre information et manipulation », in *Sciences Humaines*, Hors Série, n° 16, mars-avril, 1997.

35. Voir Anscombe (Jean-Claude) & Ducrot (Oswald), *L'argumentation dans la langue. Philosophie et langage*, Mardaga, Liège, 1997.

36. Voir Breton (Philippe), *L'argumentation dans la communication*, Éditions La Découverte, Paris, 1996.

37. Voir Mendenhall (Vance), *Une introduction à l'analyse du discours argumentatif. Des savoir-faire fondamentaux*, Presses de l'Université d'Ottawa, Ottawa, Paris, Londres, 1990.

38. Vignaux (Georges), « Des arguments aux discours. Vers un modèle cognitif des opérations et stratégies argumentatives », in *Hermès* n° 15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Éditions, Paris, 1995.





Une dérive néo-sophistique ? 61

Le fondement du projet démocratique réside dans l'acceptation des désaccords et des divergences d'opinions caractérisant la vie sociopolitique, et fonctionnant comme un pré-requis au changement et à l'évolution des mœurs et des idées.

Aujourd'hui encore, le débat contradictoire représente symboliquement le levier qui permet l'émergence d'une solution éclairée, d'un consensus dépassant les positions antagonistes. Il n'y aurait donc pas de citoyenneté possible sans pratique argumentative ; d'où sans doute aussi le rôle qu'occupe aujourd'hui l'enseignement de l'argumentation – dans une perspective de citoyenneté – au sein du cursus scolaire français. La pratique du débat argumenté et la confrontation des idées contradictoires se signalent ainsi comme une contribution *pédagogique* à l'expression de la démocratie ; l'apprentissage de l'argumentation devant permettre l'avènement de citoyens éclairés³⁹.

Au regard de notre héritage culturel, on comprend donc que l'argumentation politique, en particulier dans les débats télévisés (et justement parce qu'ils sont démocratiques, ou parce qu'ils doivent ou devraient l'être) ne peut se réaliser que dans la confrontation – réelle ou figurée – de positions divergentes, et ce afin de faire « évoluer les idées » :

– 100 Minutes pour convaincre – le 20 novembre 2003

Invité : Nicolas Sarkozy

Nicolas SARKOZY :

Alors comment concevons-nous la démocratie ? Monsieur LE PEN viendra tout à l'heure, peut-être que ça sera un élément de débat entre nous. **Moi je ne discute pas avec les musulmans qui participent uniquement de mon opinion ou de mon avis.** Je prends la communauté musulmane telle qu'elle est, et j'essaie, **dans un dialogue républicain, de la faire évoluer** [...].

Si l'argumentation ne constitue pas un objet d'étude unique mais se situe à la croisée de plusieurs conceptualisations où s'entrecroisent diverses approches disciplinaires – linguistique, sémiologie, théories communicationnelles, etc. –, il n'en reste pas moins vrai que la dimension *persuasive* (« rhétorique des conflits ») demeure le paradigme dominant des théories modernes de l'argumentation, dans la mesure où ces recherches inscrivent l'étude de l'argumentation dans le champ de la rhétorique classique. « Croire que l'argumentation vise simplement à évaluer des propositions toutes faites est un leurre. À vouloir repenser l'argumentation et la rhétorique sur le modèle dialectique et évaluatif, Perelman et Toulmin reconduisent en effet l'un comme l'autre la bonne vieille “rhétorique des conflits”, telle que l'avait déjà pensée Aristote⁴⁰ » (Hoogaert, 1995 : 167).

39. Voir Breton (Philippe), « Citoyenneté et enseignement de l'argumentation », *Les médias et leurs images. Quelle(s) formation(s) ?*, in Actes des Premières Rencontres Inter-IUFM – IUFM de Caen les 23, 24 et 25 mars 2000 [en ligne] ; disponible sur <<http://www.ina.fr/inatheque/activites/iufm/caen2000/caen01.pdf>> (page consultée le 3 mars 2004).

40. Hoggaert, *op. cit.*, p. 167.



VERS UNE DÉRIVE SOPHISTIQUE ?

Depuis au moins Platon et Aristote, voire Zénon, on sait qu'argumenter, c'est d'abord argumenter contre une position adverse dans un dialogue polémique réglé, potentiellement ouvert à tous. [...] On peut soutenir qu'avec les Grecs, la fonction argumentative s'autonomise et en quelque sorte prend conscience d'elle-même, de sa nature indissociablement polémique et non violente, et ce à travers le développement des procès publics, la prise de décision démocratique après délibération [...] ⁴¹.

La rhétorique s'est constituée d'emblée au V^e siècle comme *méthode du politique*, sorte d'idéal démocratique de communication se substituant à la violence physique. De telle sorte que les débats d'idées sont appelés *agôns*, c'est-à-dire combats ; et l'*éristique* (épris) – fondée par Protagoras – n'est autre que la discussion contradictoire, autrement dit la querelle. Et c'est en ce sens également que Perelman et Olbrechts-Tyteca écrivent que :

L'usage de l'argumentation implique que l'on a renoncé à recourir uniquement à la force, que l'on attache un prix à l'adhésion de l'interlocuteur, obtenue à l'aide d'une persuasion raisonnée, qu'on ne le traite pas comme un objet, mais que l'on fait appel à sa liberté de jugement. Le recours à l'argumentation suppose l'établissement d'une communauté des esprits qui, pendant qu'elle dure, exclut l'usage de la violence. Consentir à la discussion, c'est accepter de se placer du point de vue de l'interlocuteur, c'est ne s'attacher qu'à ce qu'il admet et ne se prévaloir de ses propres croyances que dans la mesure où celui que nous cherchons à persuader est disposé à leur accorder son assentiment ⁴².

Aussi, le débat politique doit être polémique dans la mesure donc où historiquement et culturellement il s'est construit comme garant de l'expression démocratique ⁴³ :

– 100 Minutes pour convaincre – le 20 novembre 2003

Invité : Nicolas Sarkozy

Tariq RAMADAN :

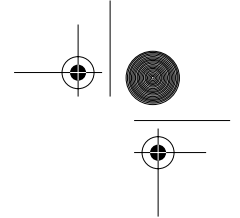
Écoutez, j'aimerais d'abord dire une chose en préambule de cette intervention, par rapport à toute la polémique qui a précédé ma participation à cette émission, **j'ai été stupéfait et choqué, finalement, que certains se posent même la question de savoir s'il faut débattre avec moi.** [...], **et je pense que c'est un dommage, c'est un déficit de démocratie.** Et je salue d'ailleurs l'attitude de SARKOZY, de Monsieur SARKOZY, **du fait d'avoir accepté ce débat** et de s'y être engagé, avec ce que j'ai

41. Boyer (Alain), « Introduction. *De usu argumentorum* », in *Hermès*, n° 15, *Argumentation et rhétorique* (I), CNRS Éditions, Paris, 1995, p. 27.

42. Perelman et Olbrechts, *op. cit.*, p. 34.

43. L'équation culturelle serait en quelque sorte : pas de polémique = pas de débat = pas de démocratie. Sur ce point, je me permets de rapporter ici une anecdote personnelle qui illustre à mon avis particulièrement ce point. Au début de mon doctorat, j'ai demandé à mon père d'enregistrer un débat pour moi. L'enregistrement n'ayant pas fonctionné, la justification de mon père fut très intéressante : il m'a expliqué que l'enregistrement ne m'aurait de toute façon pas été utile car « c'était **pas un vrai débat**, j'ai regardé pratiquement jusqu'à la fin, et **ils se sont pas engueulés...** ».





Une dérive néo-sophistique ? 63

bien entendu, à savoir sans complaisance, et ça, c'est, je crois, une chose déterminante. [...]

Nicolas SARKOZY :

Moi je considère comme mon devoir, 100 minutes pour convaincre, c'est de convaincre, et qu'on ne convainc pas dans les salons. Et donc oui, pour la deuxième fois, **je revendique de débattre avec vous. Je n'ai pas vos idées, mais** bien sûr [...].

Mais paradoxalement la polémique inscrit le débat télévisé dans une pratique sociale de spectacularisation qui constituerait une *menace pour la démocratie*, assimilant donc le discours politique à une sorte de dérive sophistique.

Le développement de la politique-spectacle et du marketing politique (présence des conseillers en communication auprès des hommes politiques, présence sur les plateaux des émissions de variété, « phrases assassines » et slogans qui scandent les débats, etc.) semble en effet traduire cette « dérive » – sanctionnée par le désintérêt des Français pour la politique et la désertion des urnes.

Ce désintérêt s'expliquerait donc par le déclin de l'argumentation en tant qu'*art de convaincre* au profit d'une rhétorique (dont l'emploi du terme est par ailleurs le plus souvent péjoratif – entendue ici comme une technique de manipulation des consciences) qui viserait – comme hier avec les sophistes – à *séduire* plus qu'à *convaincre*.

Tout concourt à renforcer la méfiance profonde, non exclusive d'une forme tout aussi profonde de reconnaissance, que les dominés éprouvent à l'égard du langage politique, globalement situé, comme tout ce qui est symbolique, du côté des dominants, maîtres de l'art de mettre des formes et de payer de mots. Cette suspicion pour la scène et la mise en scène politique, tout ce « théâtre » dont on ne connaît pas bien les règles et devant lequel le goût ordinaire se sent désarmé, est souvent au principe de l'apolitisme et de la défiance généralisée à l'égard de toute espèce de parole et de porte-parole. Et il ne reste souvent, pour échapper à l'ambivalence ou à l'indétermination devant le discours, que de se fier à ce que l'on sait apprécier, le corps plutôt que les mots, la substance plutôt que la forme, la « bonne gueule » plutôt que les « belles paroles »⁴⁴.

Le débat télévisé : un simulacre démocratique ?

Ainsi la même semaine par exemple, les émissions *Arrêt sur Image (Politique : la proximité, jusqu'où ?)*⁴⁵ et *Complément d'enquête* s'intéressent aux « dérives » de la politique-spectacle, se penchant en particulier sur le projet avorté d'une émission de politique-réalité qui devait être diffusée initialement sur TF1. L'enjeu que se donnent ces deux émissions consiste à prendre la mesure du danger que la politique-spectacle *ferait* courir à la démocratie.

Dans *Arrêt sur Image*, les invités insistent sur le fait que Laurent Fabius – en l'espace de trois jours – a participé à trois émissions de divertissement : *On ne peut pas plaire à tout le monde* (France 3, le 10 novembre), *On a tout essayé* et

44. Corcuff (Philippe), *La sociologie de Bourdieu, textes choisis et commentés par Alain Accardo & Philippe Corcuff*, Le Macaret, Bordeaux, 1986, p. 125-126.

45. Émission réalisée et présentée par D. Schneiderman, diffusée sur France 5 le 17 novembre. Invités : Emilie Roche, Florian Grisel, Manuel Domergue (consultable en ligne ; cf. références bibliographiques en fin d'article).



20 h 10 pétantes le même jour (le 12 novembre) – et questionnent la validité démocratique de ces apparitions télévisuelles :

« il doit parler de politique et exclusivement de ça, je m'en fous de comment il vit » ;
« Fabius fait le gugus chez Fogiel et compagnie [...] il est pas à sa place [...] il est en contradiction avec ce pourquoi il est dans l'espace public, le débat politique » ;
« il est sympa mais ça m'intéresse pas de savoir qu'il fait de la moto » (*Arrêt sur Image*).

Dans l'émission *Les 109*, diffusée sur France 5 le 26 octobre 2003, Jean-François Copé, alors porte-parole du gouvernement, répond aux questions posées par des étudiants de Science Po Paris ; *Arrêt sur Image* revient sur l'émission et les invités soulèvent les mêmes critiques :

« les questions sont plus personnelles que politiques » ;
« les questions ont trait à la vie privée c'est pas intéressant » ;
« j'ai pas vu une émission politique, mais sur Copé, c'est pas très intéressant ».

On voit ainsi que les critiques formulées à l'encontre des hommes politiques aujourd'hui sont les mêmes que celles adressées hier aux sophistes par Platon⁴⁶ : les hommes politiques chercheraient à *séduire*, à plaire à grands coups de formules chocs et de slogans, plus qu'à *convaincre*, et ceci s'exprimerait au détriment des idées ou du contenu, constituant une menace explicite pour l'expression démocratique. La « communication » prendrait le pas sur la politique ; en témoignent aussi ces quelques déclarations, envoyées par SMS, par les téléspectateurs de l'émission *C plus clair* sur France 5⁴⁷ : « est-ce que la com ne prend pas le pas sur la politique » ; « la forme est plus importante aujourd'hui que le contenu » ; « les hommes politiques ne pensent qu'à l'apparence » ; « Schwarzy en politique, c'est le comble de la politique-spectacle »...

Les hommes politiques ne sont pas en reste non plus sur ces critiques : Laurent Fabius, lors de son passage à l'émission *On ne peut pas plaire à tout le monde* (sur France 3 le vendredi 8 novembre 2003), explique ainsi que « chez Raffarin la **com a pris le pas sur le fond** et ça se voit [...] »⁴⁸.

Le *corpus* journalistique est quant à lui saturé de ce genre d'allusions : un reportage consacré aux élections législatives en Russie explique par exemple que « de toute évidence durant ces élections **on fit comme souvent plus de marketing que de politique** »⁴⁹.

Aussi, Selon Guy Lochard, les débats télévisés fonctionneraient comme un *simulacre* de l'idéal démocratique de communication, au sens aristotélicien du

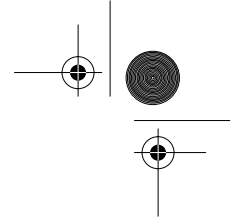
46. Platon ne voit dans le discours des sophistes que démagogie et « théâtrocratie », la démesure et le désordre – l'*hubris* – qui *menace la démocratie athénienne*.

47. Émission du 3 octobre 2003 sur France 5 consacrée à la politique, en particulier aux élections américaines en Californie et à la candidature de l'acteur américain Arnold Schwarzenegger.

48. Pour l'anecdote, l'animateur lui répond que « c'est sans doute le cas de tous les hommes politiques, c'est la com, l'image... » Fabius se retrouve alors dans une position inconfortable : venu faire la promotion d'un livre (dans lequel il « se raconte » pour se rapprocher des Français) sur le plateau d'une émission de variété, entouré d'Elizabeth Tessier et de Jean-Pierre Foucault, il va faire l'objet des mêmes critiques que celles qu'il adressait au Premier ministre.

49. Le 19/20, France 3, le 7 décembre 2003.





terme – sorte de modèle sociologique et philosophique du bon fonctionnement démocratique : celui de la parole libre et du conflit.

Plus que les autres types de débats, le « débat télévisé » représente la symbolique de la démocratie : la diffusion de l'information, la libre expression, et la confrontation des opinions différentes (voire contraires) qui sont exhibées et données en pâture au regard social, jouant le rôle d'un miroir susceptible de produire un effet cathartique⁵⁰.

CONCLUSION

Les débats politiques à la télévision n'ont pas bonne presse, stigmatisés autant pour leurs lourdeurs formelles que pour leur caractère inauthentique, manipulateur, voire mensonger. Comme l'écrit Christian le Bart, le discours politique « semble aujourd'hui condamné au mépris, sinon à l'insignifiance⁵¹ ».

Pour sortir de cette impasse, il convient de porter un regard sociolinguistique – socio-pragmatique – sur les pratiques argumentatives comme signifiant autant par leur existence même que par leur contenu propositionnel ; ce qui nécessite de prendre en compte la fonction *identitaire* des pratiques langagières, et de ne plus conditionner la communication au modèle codique (transfert d'informations) – modèle classique hérité du système logocentrique platonicien – mais de l'envisager comme un « rituel social fondé sur des conventions de coopération⁵² ».

Sans nier la dynamique conflictuelle, ce qui se joue dans l'interaction c'est prioritairement une sorte d'adhésion au « jeu politique », de confirmation de la relation et de l'appartenance à une même culture unissant les différents acteurs, invités et journalistes. « Nous avons “performé” les codes de la culture à laquelle nous appartenons, et cette copformance nous a rassurés quant à notre qualité de membres [...] »⁵³. » Et le conflit obéit au contrat de communication du jeu politique moderne, garant de l'expression démocratique⁵⁴.

Le débat politique télévisé instaure une situation de communication inter-humaine qui met en présence des « acteurs », des « joueurs » interprétant des rôles, qui – selon l'approche dramaturgique des interactions de Goffman – sont destinés *in fine* à assurer une certaine maîtrise de la situation : l'enjeu étant, pour chacun des partenaires de la communication, de se faire reconnaître dans *le rôle qui est le sien* et de se positionner identitairement :

– 100 Minutes pour convaincre – le 20 novembre 2003

Invité : Nicolas Sarkozy

Nicolas SARKOZY :

Rentrez à votre propriété de Saint-Cloud Monsieur Le Pen, vous y serez plus confortable, on n'est pas du même monde dans le fond.

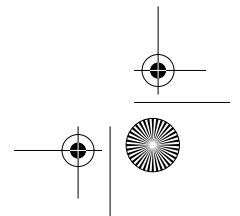
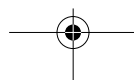
50. Lochard (Guy), « Regard sur l'événement. Paroles et images », in *Dossiers de l'audiovisuel*, n° 59, *La parole en spectacle*, INA, janvier-février 1995, p. 9.

51. Le Bart (Christian), *Le discours politique*, Que sais-je, n° 3397, PUF Paris, 1998, p. 3.

52. Blanchet (Philippe), *La Pragmatique. D'Austin à Goffman*, Bertrand-Lacoste, Paris, 1995, p. 50.

53. Winkin (Yves), *Anthropologie de la communication : de la théorie au terrain*, Essais, Éditions du Seuil, Paris, 2001, p. 14.

54. Voir Fortin (Gwenole) « Prise de parole et espace symbolique dans les débats politiques télévisés », in Collection UL3 de l'Université Charles-de-Gaulle/Lille 3 (à paraître).





Olivier MAZEROLLE :

Très bien, arrêtons...

Jean-Marie LE PEN :

Je ne suis plus patriote...

Nicolas SARKOZY :

Et c'est plutôt une bonne nouvelle. [...]

Jean-Marie LE PEN :

De l'honneur, de la dignité, **vous finissez par vous prendre pour quelqu'un d'autre Monsieur le ministre** [...]

Jean-Marie LE PEN :

Monsieur SARKOZY a dit « si je ne réussis pas, je m'en irais », je crois que vous allez être obligé de partir...

Nicolas SARKOZY :

Vous voyez, **c'est une nouvelle différence entre vous et moi, vous vous échouez depuis 40 ans, et ça fait 40 ans que vous restez** [...]

Il s'agit donc de « déplatonsier » les théories de l'argumentation : de déconstruire leur histoire pour mieux réinterroger leurs présupposés, leurs implicites, afin d'ouvrir à une nouvelle perspective centrée sur l'*identité* et qui s'écarte ainsi des conceptions conventionnelles (ou classiques) de l'argumentation qui « posent comme objectif un discours argumentatif idéal, qui serait avant tout rationnel, libéré des contraintes de temps, obéissant aux règles du dialogue raisonné à la Habermas ou à la Grootendorst & van Eemeren⁵⁵ ».

En effet, dans les débats politiques télévisés, le caractère argumentatif des discours ne dépend pas d'un jugement de rationalité mais bien plutôt de caractéristiques intrinsèques au discours – en particulier de la relation qu'il construit à un contre-discours qu'il met en scène et par rapport auquel il se définit⁵⁶. L'activité d'argumentation ne passe pas par l'évaluation des figures argumentatives « classiques » (paradigme persuasif) mais relève d'une *co-négociation des identités* en jeu. L'essentiel de l'argumentation politique réside en effet dans la volonté de construire, d'étayer et de rendre cohérente une image de soi et des autres qui fasse sens pour les téléspectateurs et serve ainsi les objectifs argumentatifs :

– 100 Minutes pour convaincre – le 20 novembre 2003

Invité : Nicolas Sarkozy

Jean-Marie LE PEN :

Dans mon gouvernement, **vous auriez le ministère de la Propagande, où vous excellez beaucoup plus...**

55. Doury (M.) & Marcoccia (M.), « Construction des camps et circulation des slogans dans une interaction médiatique à thème politique : “Demain les Jeunes”, 28 mars 1994 », in Actes du 1^{er} Symposium International sur l'analyse du discours, Madrid, avril 1998 (à paraître sur CDROM). [Cette étude s'inscrit dans un programme de recherche collective au sein du Groupe de Recherches sur les Interactions Communicatives (CNRS–Université Lumière-Lyon 2).]

56. Voir DOURY (Marianne), « La “mise en voix” du débat sur l'immigration dans des interactions ordinaires. Discours rapporté et argumentation », Programme ADI–Rapport final, in *L'argumentation dans l'espace public contemporain : le cas du débat sur l'immigration*, GRIC (Groupe de recherche sur les Interactions Communicatives), CNRS/Université Lyon 2 & ANACOLUT (Analyses de Corpus Linguistiques, Usages, Traitements), ENS de Fontenay/Saint-Cloud, mars 2001.





Une dérive néo-sophistique ? 67

Nicolas SARKOZY :
Non, Monsieur LE PEN...

Jean-Marie LE PEN :
Que n'importe quel autre, car vous savez très bien...

Nicolas SARKOZY :
Et vous savez pourquoi je refuserai ? Vous savez pourquoi je refuserai ? **Parce que je suis fasciné par quelque chose, vous ne parlez que du passé, et moi il n'y a que l'avenir qui m'intéresse.**

Jean-Marie LE PEN :
Oh ! Mais détrompez-vous, détrompez-vous Monsieur. **J'ai moi aussi des enfants, j'ai des petits-enfants [...]**

Nicolas SARKOZY :
Monsieur LE PEN, et j'en termine par là, **pourquoi je peux être ferme ? Parce que je suis juste**, et pourquoi vous, vous ne pouvez pas être ferme au-delà dans les mots ? **Parce que vous êtes injuste, et voilà la différence entre nous...**

Jean-Marie LE PEN :
C'est trop facile de dire ça...

Nicolas SARKOZY :
Non ce n'est pas facile...

Jean-Marie LE PEN :
Savez-vous Monsieur le ministre...

Nicolas SARKOZY :
On peut être ferme parce qu'on est juste, vous êtes injuste [...]

En se démarquant des outils élaborés par les théories néo-rhétoriques – perspective logiciste de l'argumentation qui procède d'une conception essentiellement *unilatérale* de la communication – il s'agit donc de penser et d'interroger le débat politique télévisé comme un espace discursif de *co-construction identitaire*, comme le résultat d'une relation interpersonnelle, « plurisubjectuelle », dans laquelle non seulement les sujets se (re)définissent comme membres d'une même communauté (en l'occurrence politique), mais co-construisent en même temps un univers référentiel commun qui *produit du sens*, confirmant ainsi l'intrication des pratiques linguistiques (ici les discours politiques médiatiques) et des autres pratiques sociales, avec l'idée que les discours ne sont donc ni dépendants ni indépendants de leur contexte de production, mais qu'ils construisent le contexte en même temps qu'ils le manifestent.

GWENOLE FORTIN

